



C'est un fait : l'art brut est à la mode. Le terme est de plus en plus utilisé dans le monde de l'art, des musées jusqu'aux allées feutrées des foires. Mais derrière le mot, quelle réalité trouve-t-on ?

MONDE

Si le terme « art brut » a été forgé en 1945 sous la plume de l'artiste français Jean Dubuffet, dans les faits, la pratique qu'il décrit a toujours existé. Effectivement, Dubuffet qualifiait simplement les créateurs bruts comme les êtres « indemnes de culture », c'est-à-dire les créateurs en marge d'un système artistique aliénant qui, en régissant les codes et les agissements du monde de l'art, réduit la liberté et la créativité des artistes.

Qu'un terme nouveau vienne sanctionner une réalité qui lui est antérieure, jusque là, rien d'original.

Pourtant, cette définition du créateur brut, comme étranger au champ culturel et en marge du champ social, a laissé une large place à l'interprétation et au débat. Proposer une généalogie de l'art brut relève donc autant de l'histoire de l'art que du terme qui le désigne, tant il a évolué parallèlement à notre vision de la pratique qu'il dépeint.

De l'« art des fous » à l'art brut

Au début du XX^e siècle, deux psychiatres, sans donner de forme au mouvement, sont les premiers à s'intéresser à ce que l'on appelât à l'époque « l'art des fous ». Le premier, Hans Prinzhorn, fonde dans les années 1920 le « Musée d'art pathologique », après avoir publié le premier livre proposant une audacieuse exploration des limites entre art et folie (*Expressions de la Folie*, 1922). Le second, Walter Morgenthaler, découvre et promeut à la même époque les travaux d'Adolf Wölfli, devenu aujourd'hui une icône de l'art brut.



Dès les années 1920, ces initiatives suscitent la curiosité du jeune Dubuffet et l'amènent à débiter une collection de cet art pathologique. Il développe une vision très personnelle du mouvement qu'il fait éclater en grand jour en 1945, lors d'une exposition à la galerie Drouin. Le texte paru pour l'exposition, *L'art brut préféré aux arts culturels*, devient culte.

Avec une ironie mordante, Dubuffet s'emploie à déconstruire l'art de son époque et met en avant les créateurs bruts. Qui sont-ils ? Les médiums, les fous et ce qu'il appelle « hommes du commun » : des personnalités totalement étrangères aux circuits conventionnels de l'art, en marge de la société. De cette manière, Dubuffet va cloisonner ce type de production à une vision tout à fait personnelle, la sienne ! Il construit, en quelques décennies, une collection riche de quelque 4.000 œuvres, glanées dans les prisons, les « asiles », etc. En créant la Compagnie de l'art brut, en 1948, il sanctuarise sa vision, et lui offre même une institution en inaugurant la Collection de l'art brut de Lausanne en 1976 !

Pendant près de 20 ans, la Collection de Lausanne et son directeur, Michel Thévoz, font tout leur possible afin que le terme d'« art brut » leur demeure exclusif. À cette époque, quiconque utilisait cette dénomination risquait de recevoir de Lausanne une lettre exigeant l'utilisation d'un autre terme. Une légende veut même que Dubuffet ait été à deux doigts de déposer un brevet pour son appellation...

Mais, progressivement, accusée de mettre l'art brut dans un « ghetto », et face aux pressions des critiques, la collection de Lausanne relâcha son emprise sur le terme, qui s'en trouva démocratisé. Une nouvelle vie pour l'art brut ?



Un art peut-il être « brut » aujourd'hui ?

Aujourd'hui, force est de constater que l'art brut, tel qu'il a été défini par Dubuffet, souffre de divers maux. Premièrement, l'effritement progressif de l'idée religieuse a fait passer de mode le phénomène des médiums et les vocations mystiques. En outre, l'accès permanent – s'il n'est pas forcé – à l'image et à l'information ne permet plus la virginité culturelle qui était celle des « hommes du commun » de la première moitié du XX^e siècle. Entre sécularisation et mass médias, existe-t-il encore une place pour l'art brut au XXI^e siècle ?

Pour certains, l'art brut est voué à disparaître pour ne demeurer, au mieux, qu'un concept historique, au pire, une coquille vide. Pour d'autres, la logique s'est réinventée, notamment par le dépassement des paradoxes inhérents au discours de Dubuffet. Mais si l'appellation devait mourir, l'activité persisterait quand même : « Ce qui est certain c'est que sous un nom ou sous un autre, existera toujours un art de l'exclusion et du déracinement, de l'illettrisme, de la haute solitude ou de l'exil dont le monde actuel offre des occasions renouvelées » (Laurent Danchin, *Art brut, l'instinct créateur*, 2006)

Entre sécularisation et mass médias, reste-t-il une place pour l'art brut au XXI^e siècle?

Et force est de constater que Dubuffet lui-même avouait que l'art brut « pur » ne pouvait pas exister. À cet égard, voyons plutôt dans sa définition un cadre théorique permettant de ranger sous la même bannière des pratiques fondamentalement distinctes. Ces questionnements se retrouvent d'ailleurs dans le foisonnant champ lexical actuellement usité afin de qualifier ce type de pratique : art brut, outsider art, art « hors-les-normes », « neuve invention », etc.

L'art brut, malgré le phénomène de mode qui l'entoure, s'essoufflerait-il ? Cela semble peu probable, car si ses frontières cessent de s'étendre ontologiquement, elles poursuivent leur expansion géographiquement. Par définition, les créateurs bruts ne font pas leur promotion. Il demeure donc de nombreux horizons où leur production reste à l'abri des regards.

Surtout, l'art brut reste l'un des derniers bastions de la création contemporaine où de vrais débats agitent encore les acteurs. Des débats de fond qui ont quelque peu disparu du monde de l'art ces derniers temps. Asphyxiante culture ? 

ALLER PLUS LOIN



Définitions de l'art brut



Cycle de vidéos consacrées à des créateurs bruts



Chronologie de l'art brut

C'est un fait : l'art brut est à la mode. Le terme est de plus en plus utilisé dans le monde de l'art, des musées jusqu'aux allées feutrées des foires. Mais derrière le mot, quelle réalité trouve-t-on ?

FRANCE

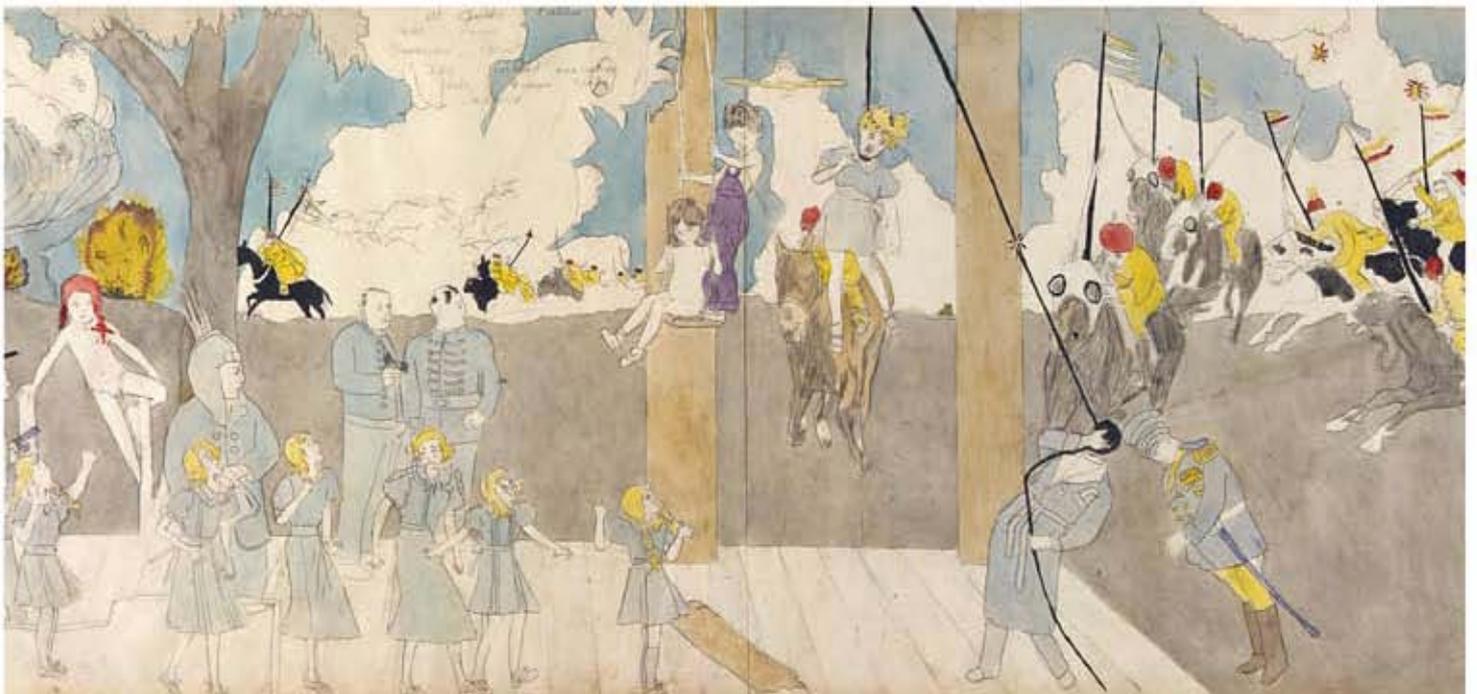
Courant octobre, *Libération* publiait un article intitulé « L'art brut ne doit pas entrer dans le lupanar de l'art contemporain ». Ironique, incisif, précis, un bon titre vaut parfois mieux qu'un long article.

Une mode incontestable... mais souhaitable ?

Mais ce qu'il laisse plus fortement transparaître, c'est la crainte qu'inspire un phénomène de mode global de l'art brut, alimenté par sa dilution croissante au sein de l'art contemporain – l'« art culturel » honni de Dubuffet. À ce jeu, l'art brut ne risque-t-il pas d'y perdre des plumes ? voire son identité ?

Car après 60 ans de confidentialité, oui, c'est un fait, l'art brut est à la mode. Et son intégration constante dans l'art contemporain n'y est pas pour rien. D'ailleurs, un symbole, largement commenté dans le monde de l'art, a été son intégration à la 55^e Biennale de Venise – la Mecque de l'art contemporain, sauf que le pèlerinage a lieu tous les deux ans – au sein de l'exposition phare de l'événement : « Il Palazzo Enciclopedico », organisée par Massimiliano Gioni.

Mais avant même cet événement, c'est bien une autre initiative qui a fait connaître l'art brut du grand public : le Museum of Everything de James Brett. Ce musée a dévoilé, lors d'un tour d'Europe initié en 2009, la collection d'un amateur d'art outsider, dévoilée de manière complètement libre, voire désordonnée, en tout cas, sans aucune rigueur scientifique. La mayonnaise a pris et l'impact de cette exposition est encore visible aujourd'hui.



« L'autre de l'art » bien présent

Ainsi, ce temps où exposer l'art brut était réservé à une certaine élite – de la Collection d'art brut de Lausanne à la Halle Saint-Pierre à Paris – ou prenait des allures de révolution est bel et bien révolu. Au contraire, les expositions sur le thème ont plutôt tendance à pulluler. En témoigne l'hyperactivité de Bruno Decharme, dont les œuvres sont présentes partout autour de la capitale : à la Maison Rouge, dans les locaux de Christian Berst et son propre espace, celui de la Collection abcd à Montreuil.

Parallèlement, les poids lourds historiques poursuivent leur programmation de qualité : le LaM (Lille métropole musée d'art moderne, d'art contemporain et d'art brut), fort d'une riche collection d'art brut, propose l'exposition « L'autre de l'art », la Halle Saint-Pierre (Paris), spécialisée depuis 1999 dans les arts outsider, brut ou naïf, présente « Sous le vent de l'art brut 2 - Collection de Stadshof ». Enfin, l'irremplaçable Collection de Lausanne propose une vaste rétrospective consacrée à André Robillard, qui a ouvert ses portes le 28 novembre 2014.

Au niveau commercial, l'art brut n'est pas en reste puisque le galeriste français Christian Berst vient d'ouvrir un espace à New York, afin de porter sa vision de la pratique outre-Atlantique. Paris a également accueilli, en marge de la Fiac, la seconde édition d'Outsider Art Fair, une foire à l'origine new-yorkaise, consacrée à l'art outsider.

“ Le temps où exposer l'art brut était réservé à une élite auto-proclamée, ou considéré comme révolutionnaire est révolu.

L'art brut saura-t-il poursuivre son ouverture aux réseaux de l'art contemporain sans perdre son âme ? Seul l'avenir pourra répondre à cette question, mais l'idée même d'art brut, comme celle de créateurs n'éprouvant aucun intérêt pour les valeurs esthétiques consacrées, laisse présager le meilleur. 

ALLER PLUS LOIN



« Collection abcd/Bruno Decharme »



Collection d'art brut de Lausanne



« L'autre de l'art »



« L'art brut ne doit pas entrer dans le lupanar de l'art contemporain »



« Sous le vent de l'art brut 2 - Collection de Stadshof »



« Museum of Everything » de James Brett

Galeriste, écrivain, curateur, Christian Berst est une figure majeure de l'art brut. En plus de sa galerie parisienne, il vient d'ouvrir un second espace, à New York, sur les terres de l'art « outsider ».

FRANCE

L'art brut est un concept complexe. Quelle en est votre vision?

Le définir est très difficile. L'art brut ne peut pas être circonscrit. Ni dans le temps, ni dans la forme, ni dans l'espace, car il relève de ce que l'on appelle les « mythologies personnelles ». Il est coéternel à l'art. L'art brut a existé en tout temps, même si pour différentes raisons, les travaux ne nous sont pas parvenus.

Autour de l'art brut, on peut construire une généalogie de pensée remontant à Aristote, qui a été le premier à proposer le couple génie/folie. Il existe un lien indissociable entre les deux.

Cette pensée a été réactivée à divers moments de l'Histoire. Donc au début du XX^e siècle, les hommes étaient déjà habitués à cette distinction. Ils étaient prêts à accepter le fait que quelque chose produit par une personne différente puisse avoir un intérêt, voire un intérêt supérieur. À l'époque, on acceptait d'ailleurs parfaitement que chez les grands artistes, il puisse y avoir une dose de folie. Réciproquement, chez ceux que l'on appelait les « fous », s'il y avait de la folie, il pouvait aussi y avoir du génie. L'art brut a ainsi trouvé un terrain fertile pour se développer.

Dubuffet souhaitait le préserver éloigné des institutions et du regard des autres. Vous avez pris le parti de l'exposer et de tenter de le démocratiser. Comment vous positionnez-vous par rapport à cela ?

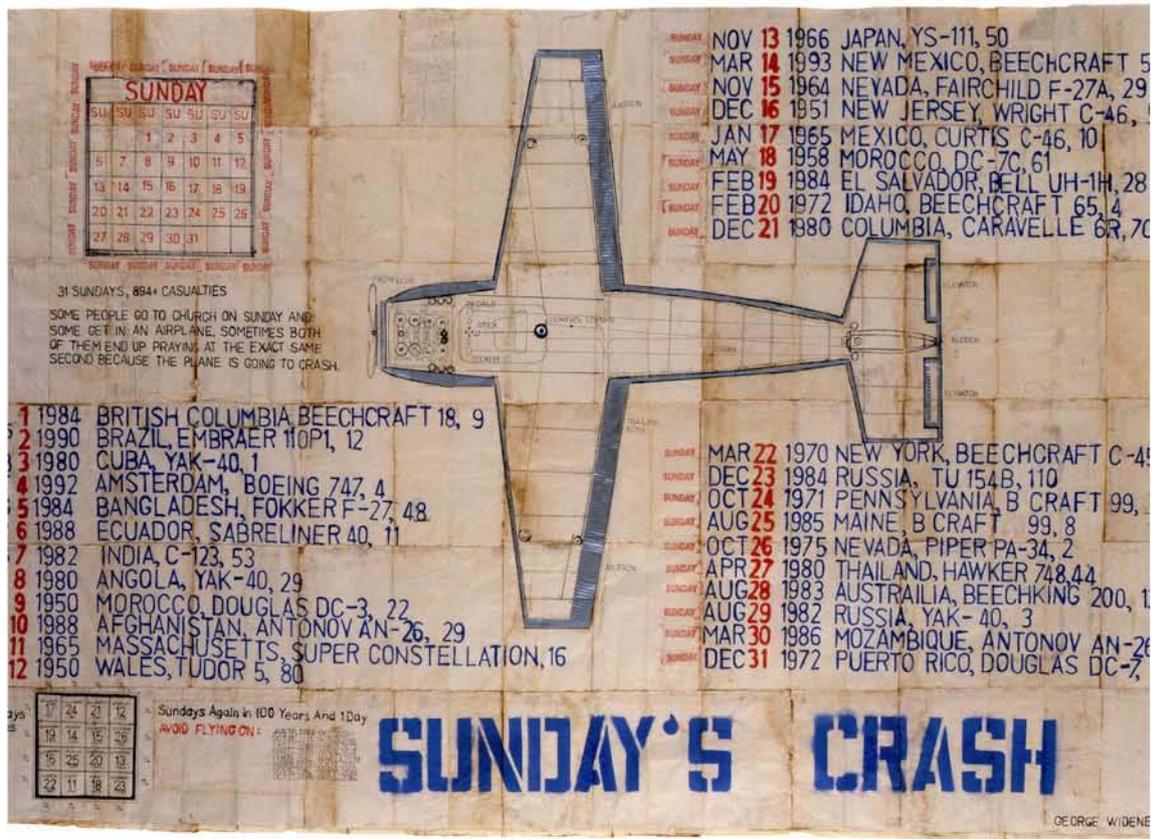
Dans cette idée, je ne suis pas très différent de Dubuffet, ni même de psychiatres éminents qui l'ont précédé comme Hans Prinzhorn ou Walter Morgenthaler.

Tous se confrontaient à la même contradiction, qui est aussi la mienne : à partir du moment où l'on veut défendre, préserver et donner à voir l'art brut, on court le risque que cela réveille l'appétit de posséder des œuvres, ce contre quoi il est difficile de lutter.

“ A partir du moment où l'on veut défendre l'art brut, on court le risque que cela réveille le désir d'en posséder.

De la même manière, Dubuffet était dans une superbe contradiction. Il répétait à qui voulait l'entendre que cet art n'était pas fait pour les musées, mais il en a fait un lui-même ! Par coquetterie, il a appelé ça « collection ». Certes, par certains aspects elle diffère d'un musée classique, mais...

Il paraît assez évident que, tous, nous essayons de nous dépêtrer de ces contradictions permanentes.



Comment vous positionnez-vous par rapport à cette « mode » de l'art brut ?

C'est positif. Il y a un intérêt qui n'est plus naissant pour l'art brut. Aujourd'hui, le monde de l'art est prêt à l'accueillir et à le comprendre. Il est prêt à considérer l'art brut et à accepter le fait qu'il puisse être mis sur un pied d'égalité avec l'art contemporain. Nous n'avons pas encore inventé les outils pour montrer ou nous saisir de l'art brut, et il est clair que ces outils restent encore à inventer. Mais c'est en cours, car il y a débat.

L'art brut est une aventure. Une aventure, à la fois humaine et artistique. Premièrement dans le fait d'en découvrir les auteurs – car les œuvres sont produites dans le secret, à côté des autoroutes de l'art contemporain. Surtout, l'art brut est une aventure de pensée. C'est peut-être la dernière aventure de la pensée de l'art, où nous devons encore réfléchir. On a peut-être connu des moments similaires avec l'incorporation des arts dits « primitifs » ou premiers, dans la grande perspective de l'Histoire de l'art. Nous vivons sûrement un moment équivalent. L'avenir montrera si l'Histoire de l'art a la capacité d'absorber et de penser l'art brut. 

ALLER PLUS LOIN



Site de la galerie Christian Berst